

## Un projet contrarié. L'histoire de la littérature contemporaine française au tournant du xx<sup>e</sup> siècle

## A thwarted project. The history of contemporary French literature at the turn of the twentieth century

Mathilde Barraband et Julien Bougie

Numéro 102, 2013

L'histoire littéraire du contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1022656ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1022656ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Tangence

ISSN

1189-4563 (imprimé)

1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Barraband, M. & Bougie, J. (2013). Un projet contrarié. L'histoire de la littérature contemporaine française au tournant du xx<sup>e</sup> siècle. *Tangence*, (102), 31–52. <https://doi.org/10.7202/1022656ar>

Résumé de l'article

Au tournant du xx<sup>e</sup> siècle, alors que l'histoire littéraire se transforme profondément et s'essaie à de nouvelles approches, alors que s'opposent des visions contradictoires de la fonction de la critique littéraire et que le lectorat s'élargit et se diversifie, il semble qu'un goût pour le contemporain s'affirme de manière relativement consensuelle au sein de la discipline. Le consensus est d'autant plus étonnant que l'ambition d'une histoire du présent est paradoxale et qu'elle contrevient à une certaine idée de l'histoire littéraire comme conservatrice. L'article propose d'observer le sort que les historiens de la littérature du tournant du xx<sup>e</sup> siècle ont réservé dans leurs histoires à la littérature de leur temps, et de répondre à quelques-unes des interrogations que cette pratique contradictoire soulève. L'observation des pratiques mais aussi des justifications des premiers historiens modernes de la littérature quant à l'étude du contemporain sera ainsi l'occasion de saisir plus largement les préoccupations et les principes de l'histoire littéraire au moment où elle se fonde et s'institue, se faisant alors la chambre d'échos des inquiétudes nationales et identitaires de la France du dernier xix<sup>e</sup> siècle.

## Un projet contrarié. L'histoire de la littérature contemporaine française au tournant du xx<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>

Mathilde Barraband et Julien Bougie  
Université du Québec à Trois-Rivières

« C'est en approchant des jours que nous vivons que notre tâche est devenue plus difficile. Et, parmi nos collaborateurs, plusieurs ont regretté, sans doute, la promesse faite au public de conduire cette histoire jusqu'au seuil du siècle prochain<sup>2</sup> », confiait Louis Petit de Julleville en 1899, alors qu'il mettait la dernière main à son imposante *Histoire de la langue et de la littérature française. Des origines à 1900* en 8 volumes. La fin de siècle était en effet aux grands travaux d'histoire littéraire mais aussi à l'expérimentation, la discipline ayant à se refonder, sous l'impulsion des grandes réformes de l'enseignement et l'aiguillon des préoccupations nationales ravivées par la défaite de 1870. La période était encore celle d'une passe d'armes entre ce

1. Cette étude prend place dans le cadre du projet « L'histoire littéraire du contemporain. Un siècle d'une pratique paradoxale (1894-2011) » qui bénéficie du soutien du Fonds de recherche du Québec — Société et culture. Nous tenons à remercier Francis Walsh qui a travaillé sur ce projet en tant qu'assistant de recherche et sans lequel l'étude n'aurait pu être menée à bien, et, tout particulièrement, Audrey Lasserre pour sa réflexion et ses travaux qui furent une source d'inspiration essentielle pour l'ensemble du projet (voir notamment « Les femmes du xx<sup>e</sup> siècle ont-elles une histoire littéraire? », *Cahiers du CERACC* [En ligne], n° 4 (Synthèses), mis en ligne en décembre 2009, URL : [http://www.ecritures-modernite.eu/wp-content/uploads/2010/01/Cahier-du-CERACC-n°4-\\_décembre-2009\\_Audrey-Lasserre.pdf](http://www.ecritures-modernite.eu/wp-content/uploads/2010/01/Cahier-du-CERACC-n°4-_décembre-2009_Audrey-Lasserre.pdf)).
2. Louis Petit de Julleville (dir.), *Histoire de la langue et de la littérature française. Des origines à 1900*, Paris, Armand Colin, 8 vol., vol. 8, *Dix-neuvième siècle. Période contemporaine*, 1899, p. 900. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *HLLF*, suivi du volume qui fait l'objet de la citation.

qui apparaissait progressivement comme l'arrière-garde de la critique littéraire, incarnée différemment par Ferdinand Brunetière et Émile Faguet, et une avant-garde, à la pointe de laquelle s'avancait Gustave Lanson. La fracture était aussi institutionnelle et politique : ainsi en quelques années l'antidreyfusard Brunetière, après avoir été au faite de la reconnaissance, tomba en disgrâce, se faisant évincer sans appel de l'École normale supérieure, tandis que Lanson, qui avait pris fait et cause pour le capitaine, gravissait les échelons de la hiérarchie universitaire<sup>3</sup>. On comprend d'autant mieux l'épuisement de Petit de Julleville, qui fit paraître sa grande œuvre d'histoire au fil de ces années mouvementées, et l'on imagine que son aventure contemporaniste ne fut pas son seul souci. Sa remarque ne manque pas d'attirer l'attention toutefois, car elle dresse le portrait d'un « public » avide de connaissance sur la littérature de son temps. Alors que l'histoire littéraire se transforme profondément et s'essaie à de nouvelles approches, alors que s'opposent des visions contradictoires de la fonction de la critique littéraire et que le lectorat s'élargit et se diversifie, il semble qu'un goût pour le contemporain s'affirme de manière relativement consensuelle. Le consensus est d'autant plus étonnant que l'ambition d'une histoire du présent est paradoxale et qu'elle contrevient à une certaine idée de l'histoire littéraire comme fondamentalement conservatrice. Mais il reste à observer les pratiques réelles des historiens de la littérature au tournant du xx<sup>e</sup> siècle. Leurs histoires accordent-elles si souvent une place au contemporain ? Quel traitement est alors réservé à cette période et constitue-t-elle un objet comme les autres, supportant légitimement l'analyse d'historiens ? L'observation des pratiques mais aussi des justifications des premiers historiens modernes de la littérature quant à l'étude du contemporain sera ainsi l'occasion de saisir plus largement les préoccupations et les principes de l'histoire littéraire au moment où elle se fonde et s'institue, se faisant alors la chambre d'échos des inquiétudes nationales et identitaires de la France du dernier xix<sup>e</sup> siècle.

3. On se reportera, pour leurs travaux reconstituant le contexte de fondation de l'histoire littéraire moderne, à Antoine Compagnon (*La Troisième République des lettres. De Flaubert à Proust*, Paris, Seuil, 1983 ; *Connaissez-vous Brunetière ? Enquête sur un antidreyfusard et ses amis*, Paris, Seuil, coll. « L'univers historique », 1997) et Luc Fraisse (*Les fondements de l'histoire littéraire. De Saint-René Taillandier à Lanson*, Paris, Honoré Champion, coll. « Romantisme et modernité », 2002).

## L'effervescence de l'histoire littéraire

Au tournant du xx<sup>e</sup> siècle, les publications relevant d'un projet d'histoire de la littérature française sont pléthoriques. La France est frappée d'une véritable « manuéliste », selon l'expression de Clément Moisan, qui précise que « durant ces quelques dix ans [qui entourent le changement de siècle], il se publie autant sinon plus d'ouvrages que durant le demi-siècle précédent<sup>4</sup> ». Entre 1894, date de publication de *L'histoire de la littérature* de Lanson, et 1918, fin de la Première Guerre pendant laquelle l'édition est au ralenti, et si l'on ne retient que « les grandes histoires de la littérature (universitaires généralement) », tournées vers les étudiants comme les amateurs éclairés, et « les histoires littéraires publiées par des maisons d'éditions spécialisées : Hachette, Hatier, Colin, les Éditions sociales<sup>5</sup> », destinées en premier lieu aux élèves du secondaire mais visant tout de même un public élargi, ce sont rien de moins que 20 histoires de la littérature française, parfois en plusieurs volumes, qui voient le jour<sup>6</sup>. Le chiffre augmenterait encore considérablement si l'on ajoutait à ces histoires, qu'on peut qualifier de généralistes, les ouvrages proprement scolaires qui répondent strictement aux exigences de programmes et paraissent non seulement sous la forme d'histoires mais aussi de panoramas, d'anthologies, de chrestomathies, de notes ou encore de mélanges.

Les 20 histoires généralistes que nous avons retenues pour notre analyse se présentent encore sous des formes très variables : elles contiennent de 200 à 7 000 pages, sont écrites par un seul historien

4. Clément Moisan, *Qu'est-ce que l'histoire littéraire ?*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Littératures modernes », 1987, p. 80. Les histoires littéraires proprement dites ne constituent qu'une partie de cette production, il s'y ajoute des manuels de dissertation, d'explication de textes et des recueils de morceaux choisis.
5. Clément Moisan, *L'histoire littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1990, p. 14-20. Les catégorisations de Moisan sont utiles pour distinguer les différents types d'ouvrages, il n'en reste pas moins que les fonctions et les destinations des histoires s'entrecroisent et que leurs auteurs composent en réalité avec des injonctions contradictoires, notamment en tentant tout à la fois de faire œuvre d'érudition et de vulgarisation, et de répondre aux programmes tout en imposant leur touche personnelle.
6. Voir la bibliographie en fin d'article. N'ont été retenus que les titres contenant les mots « histoire », « littérature » et « française » ou leurs dérivés, et dont la publication a commencé au cours de la période. Le découpage périodique reste en large partie arbitraire et pratique. Le projet « L'histoire littéraire du contemporain. Un siècle d'une pratique paradoxale » étudie en effet le long xx<sup>e</sup> siècle, en procédant en trois temps : 1894-1918, 1919-1968, 1969-2011.

ou un collectif d'auteurs, publiées par des éditeurs divers<sup>7</sup>, et se fixent des visées variées, comme en témoignent leurs titres et sous-titres : on y croise entre autres un « manuel », une « critique idéale et catholique », une « histoire abrégée ou familière », etc.<sup>8</sup>. Quant aux auteurs, ils sont souvent professeurs dans des établissements d'enseignement et de recherche ou dans des lycées parisiens prestigieux, mais aussi journalistes, critiques et romanciers, comme Ernest Florian-Parmentier et Léo Claretie. Cette diversité en est l'indice : l'histoire littéraire est en vogue, elle attire auteurs et éditeurs. Il faut dire que le lectorat s'est soudainement étendu, sous l'effet d'une scolarisation accrue. Pour les professeurs de l'enseignement supérieur, qu'ils s'appellent Brunetière<sup>9</sup>, Faguet<sup>10</sup>, Lanson<sup>11</sup>, Petit de Julleville<sup>12</sup> ou

7. Armand Colin, éditeur du collectif dirigé par Petit de Julleville, commençait alors à publier des ouvrages universitaires après avoir acquis une expérience dans le primaire et le secondaire. Hachette, qui publie l'*Histoire de la littérature française* de Lanson, se concentrait aussi sur les publications scolaires, tout comme Belin, éditeur d'Auguste Henry, et Delagrave, éditeur de Brunetière. D'autres maisons, plus généralistes, publiaient aussi des œuvres littéraires. C'est le cas de Grasset, éditeur de Josef Retinger, et Dent et fils, éditeur de la *Petite histoire de la littérature française* de Faguet, qui ont publié respectivement Mauriac, Proust et Hémon, Balzac et Nodier. Plon-Nourrit aussi se spécialisait dans la littérature et l'essai. Quant aux éditions Beauchesne, enfin, qui ont fait paraître l'*Histoire de la littérature française* de Joseph Favre, elles publiaient par ailleurs des ouvrages d'art et d'histoire en lien avec la religion chrétienne.
8. La fortune du titre, *Histoire de la littérature française*, devenu aujourd'hui canonique, commence véritablement avec Lanson. Luc Fraisse a souligné que l'absence de notion précédant le premier mot du titre constituait alors « une originalité pionnière » et une « audace » : « dans une évolution plus précise et plus datée des conceptions universitaires, les années 1884-1895 marquent précisément une ligne de démarcation, à partir de laquelle on cessera de publier des *Essais sur l'histoire ou des Manuels de l'histoire littéraire*. » (*Les fondements de l'histoire littéraire. De Saint-René Taillandier à Lanson*, ouvr. cit., p. 386.) Notons que, dans notre bibliographie, le *Manuel* de Brunetière est le seul à perpétuer l'ancienne manière.
9. Ferdinand Brunetière (1849-1906) a été professeur à l'École normale supérieure de 1886 à 1904. Au moment où il écrit son *Manuel de l'histoire littéraire française*, il est toujours en poste.
10. Émile Faguet (1847-1916) occupe la Chaire de poésie française de la Sorbonne de 1897 à 1900, année où il devient membre de l'Académie française.
11. Gustave Lanson (1857-1934) est encore professeur de rhétorique à Louis-le-Grand quand il publie son *Histoire de la littérature*. Mais il sera bientôt le suppléant de Brunetière à l'École normale supérieure puis professeur d'éloquence à la Sorbonne en 1904.
12. Louis Petit de Julleville (1841-1900) a occupé comme Lanson et Faguet une des rares chaires de lettres de la Sorbonne, celle de Littérature française au Moyen Âge, de 1888 à 1900. Il en sera d'ailleurs le dernier détenteur.

Gaston Paris<sup>13</sup>, la publication d'une *Histoire de la littérature* semble bien constituer un passage obligé de la carrière. Ils s'adressent aux étudiants des facultés de lettres, dont le nombre est passé de 1 000 à 6 000 entre 1880 et 1914<sup>14</sup>, mais plus largement au « grand public », comme en témoignent leurs préfaces. Et il est vrai que les quelques milliers d'étudiants en littérature qui peuplent alors la France ne suffiraient à eux seuls à justifier une telle masse de publications.

### La place du contemporain

Si les publications en histoire littéraire au tournant du xx<sup>e</sup> siècle sont aussi nombreuses que diverses, elles partagent bien, comme le laissait supposer Petit de Julleville, un intérêt marqué pour la contemporanéité et même l'actualité littéraire. En effet, 75 % des histoires généralistes retenues traitent de faits littéraires datés de moins de 30 ans par rapport à leur date de publication et 65 %, de faits de moins de 10 ans. Cette place importante accordée au temps présent s'explique certainement en partie par le fait que ces histoires s'adressent notamment aux élèves et aux étudiants, et que de récentes réformes pédagogiques ont imposé dès le secondaire une ouverture du corpus, en deçà et au-delà du Grand siècle qui avait tant obsédé les historiens et les professeurs, à l'instar d'un Désiré Nisard. En 1880, les programmes du secondaire introduisent à l'étude des « morceaux choisis » de textes allant du xvi<sup>e</sup> au xix<sup>e</sup> siècle ; en 1885 un arrêté précise que les questions d'histoire littéraire à l'intention des futurs bacheliers pourront aller jusqu'à la moitié du xix<sup>e</sup> siècle et, en 1890 enfin, un autre arrêté modifie la notion de classique : désormais les auteurs du xviii<sup>e</sup> et du xix<sup>e</sup> siècle pourront aussi être désignés ainsi<sup>15</sup>. Or les professeurs du secondaire ne sont eux-mêmes

13. Gaston Paris (1839-1903) enseigne la littérature médiévale au Collège de France à partir de 1872.

14. Les facultés de lettres réunissent alors les étudiants en histoire, en littérature et en philosophie. Voir Antoine Prost, *Histoire de l'enseignement en France. 1800-1967*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 1968, p. 243, cité par Alain Vaillant, *L'histoire littéraire*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2010, p. 78. Voir aussi Philippe Lejeune, « L'enseignement de la littérature au lycée au siècle dernier », *Le français aujourd'hui*, 28 janvier 1975, p. 15-24, et André Chervel, *Histoire de l'enseignement du français du xvii<sup>e</sup> au xx<sup>e</sup> siècle*, Paris, Retz, 2006.

15. Voir Roger Fayolle (« La poésie dans l'enseignement de la littérature : le cas Baudelaire », *Littérature*, n° 7, octobre 1972, p. 49-50) et Antoine Prost (*Histoire de l'enseignement en France. 1800-1967*, ouvr. cité, p. 247-248), cités par Clément Moisan, *Qu'est-ce que l'histoire littéraire?*, ouvr. cité, p. 79-80. Ou encore Alain

pas formés pour dispenser de tels enseignements, et ils seraient bien en peine de répondre à ce sujet de baccalauréat qui enjoint les élèves à « montrer la supériorité de la prose sur la poésie dans notre littérature du XIX<sup>e</sup> siècle et en expliquer les raisons<sup>16</sup> ». C'est à ce besoin que vise à répondre la pléthore d'ouvrages d'histoire littéraire qui paraît dans les décennies suivant ces grandes réformes. Cependant, la prolongation des programmes du secondaire jusqu'à 1850 ne suffit pas à expliquer que 87 % des auteurs de notre bibliographie écrivant sur cette période aient choisi de prolonger leurs commentaires jusqu'à la fin du siècle, c'est-à-dire, pour eux, l'immédiat contemporain. Les auteurs des histoires semblent aussi vouloir répondre à l'engouement de l'époque pour la littérature au présent, engouement dont témoignent par exemple la publication des sept volumes de critiques de Jules Lemaître intitulés *Les contemporains*, entre 1886 et 1899, ou encore la série d'entretiens de Jules Huret avec des écrivains, publiée en 1891 dans *L'Écho de Paris*, et éditée en 1894.

Reste à affiner ces statistiques, notamment en observant la part proportionnelle réservée à la littérature contemporaine ou actuelle au sein des histoires. Sur les 20 ouvrages retenus, deux portent exclusivement sur le Moyen Âge, trois sur le XVII<sup>e</sup> siècle et trois sur les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. La plus grande partie du corpus (12 histoires) porte inclusivement sur la littérature du Moyen Âge au contemporain (selon la formule consacrée : « des origines à nos jours »). Les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles suscitent donc l'intérêt mais presque autant que le Moyen Âge et autant que le XVII<sup>e</sup>. Ce dernier demeure ainsi l'objet de prédilection des historiens, car, à la différence des époques médiévale et contemporaine, le Grand siècle a déjà été largement étudié. Si, à présent, l'on observe plus précisément la part réservée à la production littéraire des 30 et même des dix dernières années, il apparaît qu'elle est loin d'occuper la part congrue. Parmi les trois histoires consacrées exclusivement aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, celles de Retinger et de Florian-Parmentier se consacrent uniquement à la littérature des 60 (du Parnasse à 1911) et des 30 dernières années (1885-1914). Par

---

Vaillant, *L'histoire littéraire*, ouvr. cité, p. 79. Dans *La littérature au lycée : l'invention d'une discipline (1880-1925)*, Martine Jey montre toutefois que, en réalité, les auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle ont continué après 1880 d'être, et de très loin, les auteurs les plus étudiés (Metz, Université de Metz, coll. « Recherches textuelles », 1998).

16. Antoine Prost, *Histoire de l'enseignement en France. 1800-1967*, ouvr. cité, p. 247-248, cité par Clément Moisan, *Qu'est-ce que l'histoire littéraire?*, ouvr. cité, p. 80.

ailleurs, au sein des histoires transversales, le contemporain est aussi bien représenté que toutes les autres périodes depuis le xv<sup>e</sup> siècle<sup>17</sup>. En 1899, Petit de Julleville consacre par exemple un de ses huit tomes à la période de 1850 à 1900, appelée « époque contemporaine », tome qui fait près de 1000 pages et a mobilisé dix auteurs. Une décennie plus tard, dans une sorte de surenchère et contre une synthèse trop abstraite, écrit-il, Claretie consacre à son tour un volume de plus de 600 pages à la décennie 1900-1910, intitulé « Les contemporains ». Le recours aux outils de l'histoire littéraire pour commenter la littérature contemporaine semble alors tout à fait concevable en ce tournant de xx<sup>e</sup> siècle.

Remarquons pour conclure que l'étiquette « contemporain » recouvre des durées très variables : pour Petit de Julleville en 1899, pour Georges Meunier un an plus tôt, et Faguet dix ans plus tard, le contemporain correspond peu ou prou aux 50 dernières années. Pour Lanson et Meunier, en 1894 et 1898, et encore pour Abel Grenier, environ une décennie plus tard, « L'époque contemporaine » correspond à un siècle entier, le xix<sup>e</sup>. C'est chez Florian-Parmentier et Claretie, qui publient dans les années 1910, que l'acception est la plus resserrée : 30 ans et dix ans. En tout cas, l'étiquette est clairement admise, peut-être même vendeuse, car seules cinq histoires sur 15 ne l'emploient pas dans leur table des matières. Les rééditions de *l'Histoire* de Lanson, par exemple, continueront de l'utiliser en la déplaçant : en 1950, Paul Truffau fait ainsi de l'époque 1919-1950 l'époque contemporaine. La tendance est même à chercher des appellations plus précises pour distinguer différents types de contemporain. Lanson distingue la littérature « contemporaine » (celle du dernier siècle) de la littérature « présente » ou « qui se fait » (celle des quatre dernières années). En 1910, Faguet appelle « contemporaine » la littérature du dernier demi-siècle, et « actuelle » celle des dernières années. Dans cet ensemble, Brunetière se distingue en choisissant de maintenir l'étiquette « moderne » pour qualifier la période de 1801 à 1875. Mais il est aussi le seul auteur d'une histoire transversale qui s'est fixé pour règle de ne parler que des morts<sup>18</sup>. Ainsi, « modernes »

17. Les histoires sont en effet la plupart du temps conçues selon ce modèle : six sections égales dont la première est consacrée au Moyen Âge (dont la définition est fluctuante), puis les cinq autres aux cinq siècles allant du xv<sup>e</sup> au xix<sup>e</sup> siècle.

18. À l'exception notable des rares auteurs étrangers évoqués et de ses collègues historiens de la littérature. On est bien en peine de trouver une logique à ces



chez le critique vient désigner les générations récemment disparues, et le terme « contemporain » est employé dans un sens strict, puisqu'il est réservé aux vivants.

### Le traitement du contemporain

Si la part réservée au contemporain est au moins équivalente à celle réservée aux autres périodes, qu'en est-il de son traitement? Est-il équivalent à celui de toute autre période? Deux attitudes tout à fait opposées se rencontrent : tandis que certains historiens mettent en scène leur contemporanéité, d'autres essaient au contraire de la gommer. François-Tommy Perrens, Faguet ou Florian-Parmentier font partie des premiers. Perrens, par exemple, multiplie les anecdotes personnelles. Sur Paul Verlaine, il raconte qu'il fut son élève au lycée Condorcet et qu'il était toujours au dernier rang de la classe : « Je ne me serais jamais douté [...] qu'il pût y avoir quelque chose dans cette tête hideuse qui faisait penser à un criminel abruti<sup>19</sup> », commente-t-il avec une méchanceté caractéristique d'une certaine critique qu'incarne aussi Faguet. Perrens se pose alors en témoin plus qu'en historien, et il érige d'ailleurs explicitement l'expérience personnelle en valeur supérieure : « ma longue vie m'ayant permis de connaître personnellement un assez grand nombre d'écrivains dont j'aurais à parler, mes souvenirs pourraient donner à mes leçons une note assez particulière et non dépourvue d'intérêt<sup>20</sup> », annonce-t-il en avant-propos. Cependant, ce glissement de l'historique vers le mémoriel, que Lanson condamnera résolument, est déjà l'exception. Pour la majorité des historiens de la littérature, un souci d'objectivité incline au contraire à traiter le contemporain de manière neutre,

---

exceptions. Si, dans le premier cas, Brunetière pourrait arguer que la distance garantit son objectivité, la règle ne fonctionne guère pour le second cas. Notons enfin qu'en intégrant l'histoire à la littérature, il perpétue, comme d'autres de ses collègues d'ailleurs, une répartition déjà désuète des discours selon laquelle l'histoire, la philosophie et la science font encore partie de la « littérature ».

19. On comprend la mention liminaire de l'éditeur : « Cette œuvre nouvelle se distingue autant par la personnalité que par l'érudition [...]. Toutefois le public comprendra que l'éditeur ne puisse prendre la responsabilité de certaines critiques, relatives à des auteurs contemporains tels que M. Zola ou Victor Hugo, le grand poète national dont nous avons édité l'œuvre entière » (Henry L. May, « Note de l'éditeur », dans François-Tommy Perrens, *Histoire sommaire de la littérature française au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, H.-L. May, 1898).
20. François-Tommy Perrens, *Histoire sommaire de la littérature française au XIX<sup>e</sup> siècle*, ouvr. cité, p. II.

documentée et rationalisée. Brunetière continue ainsi de fournir une impressionnante bibliographie, Claretie, de multiplier les annexes, et la plupart des auteurs d'une histoire transversale glissent d'une période à l'autre jusqu'«à nos jours» sans jamais souligner le passage de ce qui serait considéré comme passé à ce qui serait éprouvé comme présent.

Des décrochages existent cependant bel et bien. Le plus voyant est l'apparition devant les noms d'auteurs d'un «Monsieur» qui vient signaler que l'auteur est vivant: «Edmond et Jules de Goncourt avaient (peu) d'esprit, et l'on pourrait peut-être hasarder qu'ils n'en avaient pas», écrit par exemple Faguet en 1894, puis, à la page suivante, toujours aussi péremptoirement: «M. Zola est nul comme psychologue.» Le texte se transforme ainsi en une étrange danse macabre. Chez Claretie, détail plus subtil, à la «synchronie» qui ponctue chaque siècle s'adjoint étonnamment, pour la période 1900-1910, une «nécrologie» qui n'avait pas paru nécessaire auparavant. On ne saurait mieux dire, mais sous le mode apparemment objectif de l'énumération de dates, que les dernières années ont été vécues par l'auteur comme la fin d'une période. Il faut dire que la nécrologie contient le nom de plusieurs collègues de Claretie, et notamment celui de Brunetière, son maître. À ces indices particuliers s'ajoutent deux tendances qui distinguent le traitement du contemporain et révèlent qu'une certaine prudence est de mise<sup>21</sup>. La première est de mentionner plus parcimonieusement les événements sociaux et politiques, la seconde, de simplifier les classements. Claretie et Faguet offrent deux versions extrêmes de cette dernière tendance, ailleurs plus discrète: au sein de certaines parties sur le contemporain, on remarque une propension à renoncer aux catégorisations par genres, écoles ou idées (sans pour autant évacuer complètement ces catégories), et à leur substituer des listes de noms d'auteurs, classés

21. Dans plusieurs histoires littéraires, les noms d'auteurs les plus récents apparaissent dans les parties consacrées à l'histoire. Ce sont dans ces sections que les historiens traitent le plus aisément de leurs contemporains, souvent d'ailleurs sur le mode historiographique ou sur celui d'une critique de la critique: on se place dans la filiation d'un Brunetière ou d'un Nisard, ou on les récuse à mots à peine voilés. Il est moins aventureux, peut-être, de commenter les méthodes des historiens que de relever les aspects marquant la production romanesque ou poétique.

respectivement par ordre alphabétique<sup>22</sup> et par dates de décès<sup>23</sup>. Ici, l'ambition synthétique et analytique est manifestement abandonnée. *L'histoire* de Florian-Parmentier offre cependant un contre-exemple frappant en proposant pour la seule période 1885-1914 au moins une soixantaine d'« écoles littéraires » dont 49 qu'il est parvenu à dénommer sous forme d'« -ismes » : symbolisme, somptuarisme, impulsionnisme, subséquentisme, etc. Cependant, pour le lecteur, cette prolifération d'étiquettes produit un effet semblable à celui de la juxtaposition des notices sur des auteurs : celui d'un éclatement.

### États de la littérature contemporaine

Les regrets de Petit de Julleville et l'enthousiasme militant de Florian-Parmentier sont quelques-uns des commentaires qu'inspire aux historiens le défi de défricher la littérature de leur temps. Avec de rares énoncés de principes — souvent dénoncés par la pratique —, de plus nombreuses déclarations patriotiques, et des règlements de compte plus ou moins cryptés entre collègues, ces brefs retours réflexifs, souvent avancés dans le paratexte, sont, au sein de ces histoires, ce qui se rapproche le plus de mises au point méthodologiques ou d'efforts de théorisation. Le plus souvent, c'est un découragement qui s'exprime, devant des difficultés imputées en premier lieu à la spécificité de l'espace littéraire contemporain et de sa production. La littérature actuelle, expliquent plusieurs auteurs, n'aurait plus de règles<sup>24</sup> et se placerait sous le signe d'une « confusion démocratique des genres<sup>25</sup> ». Quant aux écoles, elles auraient pris fin avec le

22. Pour le cas du théâtre, l'auteur préfère lister exhaustivement les dramaturges par ordre alphabétique afin d'avoir une idée du « mouvement dramatique » contemporain (Léo Claretie, *Histoire de la littérature française. 900 à 1910*, Paris, P. Ollendorf, vol. 5, *Les contemporains* [1912], 1912 (3<sup>e</sup> éd.), p. 148. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *HLF*, suivi du volume qui fait l'objet de la citation).
23. C'est en effet la technique adoptée par Faguet alors qu'il s'occupe de la partie de *L'histoire* de Petit de Julleville qui porte sur la critique au XIX<sup>e</sup> siècle. Il perçoit bien quelques « caractères généraux » de celle-ci pour la période 1850-1900, mais, comme Claretie, il organise le tout sous forme de liste, chronologique cette fois (Émile Faguet, « La critique », dans *HLLF*, vol. 8, *Dix-neuvième siècle. Période contemporaine*, ouvr. cité, p. 358).
24. Émile Faguet est de ce nombre. Il explique que la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle est marquée par le « dérèglement » de la littérature (« Introduction aux tomes VII et VIII », dans *HLLF*, vol. 7, *Dix-neuvième siècle. Période romantique*, 1899, p. VIII).
25. *HLF*, vol. 4, *Le dix-neuvième siècle*, 1909, p. 368.

naturalisme<sup>26</sup>. Dans ce contexte, comment décrire la littérature qui se fait ? Pour la première fois, semble-t-il, dans l'histoire de la littérature française, la synthèse ne serait plus possible : « L'individualisme en art progresse sans cesse. Une génération d'écrivains ne peut plus être étudiée chronologiquement d'une époque à une autre, ni même d'une année à l'autre. On doit approfondir l'examen de tous les esprits », écrit par exemple Retinger<sup>27</sup>, notant que cette atomisation de l'espace littéraire est renforcée par l'accélération de la vie littéraire : « Autrefois la littérature évoluait moins rapidement qu'à notre époque. [...] Mais voilà le public grossir, le nombre des auteurs se multiplier. [...] [U]n mouvement n'est pas achevé qu'on s'aperçoit qu'un autre existe<sup>28</sup>. » Petit de Julleville donne à cela une explication historique et technique : « aujourd'hui la presse périodique couvre mille fois plus de papier que le livre, et représente une profusion confuse de mots et d'idées, jetés chaque jour dans la circulation<sup>29</sup>. »

En d'autres termes, l'historien ou ses outils (les genres, les écoles, etc.) ne seraient pas en cause, mais la littérature contemporaine seule, dont l'éclatement supposerait un traitement éclaté. Il y a presque ici la formulation d'une méthode chez certains : Florian-Parmentier se fixe pour tâche de tout décrire<sup>30</sup> afin de rendre compte fidèlement de l'effervescence de la littérature contemporaine, Claretie fait du catalogue de toutes les figures du monde littéraire un instrument contre l'« impressionnisme vague<sup>31</sup> » de ses collègues ; quant à Petit de Julleville, il préfère être accusé de trop de bienveillance

26. C'est la conclusion de Léo Claretie en ce qui a trait au roman et à la poésie (*HLF*, vol. 5, *Les contemporains*, ouvr. cité, p. 247 et p. 425).

27. Josef Retinger, *Histoire de la littérature française. Du romantisme à nos jours*, Paris, Grasset, 1911, p. 131.

28. Josef Retinger, *Histoire de la littérature française*, ouvr. cité, p. 131. Dans le même sens, voir Joseph Faivre, *Histoire de la littérature française et analyse des auteurs*, Paris, G. Beauchesne, 1910, p. 665 : « La littérature de cette époque est considérable : jamais on n'a tant écrit dans tous les genres./Les écoles les plus variées se sont succédé rapidement ; et plus d'un auteur, surtout dans la seconde moitié du siècle, semble avoir eu pour grande préoccupation de faire autrement que ses devanciers. [...] En résumé, le XIX<sup>e</sup> siècle présente une littérature très riche et très variée. »

29. Louis Petit de Julleville, « Conclusion », dans *HLLF*, vol. 8, *Dix-neuvième siècle. Période contemporaine*, ouvr. cité, p. 885.

30. Pour Ernest Florian-Parmentier c'est une méthode : voir son *Histoire contemporaine des lettres françaises. La littérature et l'époque. Histoire de la littérature française de 1885 à nos jours*, Paris, E. Figuière, 1914, p. 617.

31. *HLF*, vol. 5, *Les contemporains*, ouvr. cité, p. 568.

en retenant un très grand nombre de noms que courir le risque d'oublier un auteur qui passerait à la postérité<sup>32</sup>. Les deux derniers exemples sont caractéristiques d'un mouvement plus général : estimant désormais les catégorisations par groupes ou formes littéraires peu légitimes, les historiens se retranchent sur la notion d'auteur, seul repère que l'ère contemporaine ne leur semble pas avoir fait voler en éclat et qui prend dès lors une importance considérable. Le culte du grand auteur qui s'intensifie et s'institutionnalise à cette période favorise évidemment ce mouvement. Mais surtout, c'est l'importance que ces historiens accordent à la postérité qui retient l'attention. Ils ne doutent pas qu'elle jugera leurs choix et s'attachera à vérifier qu'apparaissent dans leurs histoires les noms qui le méritent. Étonnamment, s'ils se montrent éminemment conscients du travail de sélection qui leur incombe — qu'ils déclinent ou au contraire embrassent avec une cruauté affichée —, ils ne se présentent jamais eux-mêmes comme responsables des élections de la postérité, comme partie prenante du processus de légitimation des œuvres. La postérité a toujours raison et ses raisons ne semblent pas devoir souffrir l'interrogation.

En attendant, l'état des lieux de la situation présente se fait souvenant inquiet. La littérature est en pleine mutation, et la plupart des auteurs doutent que ce soit pour le mieux. « Est-il sûr, demande par exemple Lanson, que nous voyions un commencement, non une fin ? Que ce ne soient pas les dernières palpitations d'une littérature agonisante auxquelles nous assistons aujourd'hui<sup>33</sup> ? » Le mot de décadence, qui traduit et cette vision crépusculaire et le sentiment d'une dégradation de la production littéraire, est avancé par plusieurs sur ce mode interrogatif<sup>34</sup>. Il revient même sous la plume d'un critique tel que Petit de Julleville, qui estime pourtant que la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle vaut mieux que celle du XVIII<sup>e</sup>, non sans s'inquiéter des

32. Louis Petit de Julleville, « Conclusion », dans *HLLF*, vol. 8, *Dix-neuvième siècle. Période contemporaine*, ouvr. cité, p. 900.

33. « Personne ne peut dire si, dans aucun genre, les hommes nécessaires viendront. S'ils viennent ici et non pas là, il y aura création ici, et là stagnation. S'ils ne viennent nulle part, tout ira en dissolution, jusqu'à ce qu'ils apparaissent : et nul ne peut prévoir où, quand et comment commencera le renouvellement » (Gustave Lanson, *Histoire de la littérature française* [1894], Paris, Hachette, 1895, p. 1096).

34. François-Tommy Perrens, *Histoire sommaire de la littérature française au XIX<sup>e</sup> siècle*, ouvr. cité, p. 419.

dangers qui menacent l'art littéraire, parmi lesquels il cite l'invention du téléphone<sup>35</sup>. Dans ce pessimisme généralisé, l'optimisme radieux de Marie Anatole de La Forge fait contraste. Selon elle, « le génie français ne s'épuise pas : il a le privilège d'un incessant renouveau. Le progrès s'affirme par un continuuel accroissement de lumière, et la France donne au monde, avec la prodigalité d'une fortune inépuisable, la raison qui fortifie, la grâce qui charme, la pitié qui console, et les lueurs éternelles de son esprit libérateur<sup>36</sup> ».

Quelle que soit sa tonalité, l'appréciation de la période contemporaine se fait toujours relativement. Les historiens cherchent à statuer : où en est la littérature, qu'a-t-elle perdu ou gagné ? C'est bien le principe fondamental du travail des historiens qui cherchent à repérer des continuités et des ruptures, mais ce faisant ils dévoilent aussi, si ce n'est la philosophie, du moins la pensée de l'histoire qui les inspire. L'enthousiaste La Forge associe le processus historique à un continuuel progrès. Pour d'autres, le génie français s'est perdu ou subit une éclipse : « Il y a des hauts et des bas, il y a des heures de repos, de jachère, d'attente dans l'histoire comme dans la nature. Le *xiv<sup>e</sup>* parut être la fin de tout, et l'on était lors à la veille de la Renaissance », relativise Perrens<sup>37</sup>. Ce discours doit se comprendre dans un double contexte : il vise non seulement à contrecarrer les thèses évolutionnistes largement diffusées par Brunetière mais aussi, aux lendemains de la défaite de 1870, à éviter un découragement qui pourrait paraître antipatriotique. Voilà pourquoi Faguet veut croire « qu'il n'y a pas de naissance, croissance, âge mûr et décadence ; mais des alternatives de chutes et de relèvements ; et que [les décadences de la France], quand elles se produisent, sont des décadences provisoires<sup>38</sup> ». Ces auteurs perçoivent bien l'histoire de la littérature

35. Louis Petit de Julleville, « Conclusion », dans *HLLF*, vol. 8, *Dix-neuvième siècle. Période contemporaine*, ouvr. cité, p. 889-903.

36. Marie Anatole de La Forge, *Histoire familière de la littérature française*, Paris, G. Guérin, 1895, p. 226. Émile Faguet, sans manifester un tel enthousiasme, souligne tout de même à la fin de son histoire, en 1900, qu'il y a lieu d'avoir courage car l'horizon s'est plutôt agrandi au *xix<sup>e</sup>* siècle (*Histoire de la littérature française*, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1900, vol. 2, *Depuis le xvii<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours*, p. 459).

37. François-Tommy Perrens, *Histoire sommaire de la littérature française au *xix<sup>e</sup>* siècle*, ouvr. cité, p. 420.

38. Émile Faguet, *Histoire de la littérature française*, vol. 2, *Depuis le xvii<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours*, ouvr. cité, p. 117. À cet égard, voir aussi la préface des tomes 1 et 2 par Gaston Paris.

comme un processus, et l'idée d'un génie français éternel, permanent, n'est plus avancée par aucun d'entre eux.

Dans ce souci de situer la littérature contemporaine, d'observer sa trajectoire, il arrive parfois aux historiens de juger non plus seulement du passé ou du présent, mais de se projeter dans l'avenir. La tentation du pronostic n'est jamais loin : plusieurs extrapolent par exemple sur la postérité de Zola<sup>39</sup> ou de Verlaine<sup>40</sup>. Pour s'auto-riser un tel exercice, Lanson affirme que, « sans prétendre juger les œuvres d'aujourd'hui comme fixes et complètes, nous pouvons nous en figurer assez nettement le caractère et la direction<sup>41</sup>. » De même, Charles Seignobos, dans la partie sur l'histoire qu'il rédige sous la direction de Petit de Julleville, affirme que l'« on a le droit de réunir les faits déjà accomplis pour chercher en quel sens se produit le mouvement contemporain<sup>42</sup> ». Brunetière lui-même, qui se donne pour règle de ne traiter que de phénomènes achevés et d'auteurs morts, ne s'empêche pas de prophétiser et de faire parler l'avenir en fonction des influences déjà visibles<sup>43</sup>. L'étude des directions, des influences, voilà autant de projets semble-t-il pour une étude historique des faits littéraires actuels. En réalité, les projets d'une histoire sur le vif, voire d'une prospective sont loin d'être légitimes dans la plupart des cas. Ils sont contrariés, frappés d'interdit aussitôt qu'envisagés ou qu'entrepris, et se mènent souvent sur le mode de la prétérition. Dans une contradiction dont elle est coutumière, l'histoire littéraire disjoint préceptes et usages, fait sans dire ce qu'elle fait, et même fait le contraire de ce qu'elle dit.

39. Émile Faguet écrit à son sujet : « La postérité sera sévère, je le crois, à M. Zola, parce que, sauf exceptions, et surtout depuis qu'il est célèbre, il écrit mal, lourdement, négligemment et comme avec de grosses couleurs » (*Histoire de la littérature française*, vol. 2, *Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours*, ouvr. cité, p. 420). Petit de Julleville met en garde contre cette appréciation des contemporains : « Dans ce flot toujours croissant, sans cesse renouvelé d'ouvrages estimables, comment distinguer, sans l'aide et la lumière du temps, ceux que la postérité retiendra et connaîtra ? » (« Conclusion », dans *HLLF*, vol. 8, *Dix-neuvième siècle. Période contemporaine*, ouvr. cité, p. 900).

40. *HLF*, vol. 4, *Le dix-neuvième siècle*, ouvr. cité, p. 346.

41. Gustave Lanson, *Histoire de la littérature française*, ouvr. cité, p. 1086.

42. Charles Seignobos, « L'histoire », dans *HLLF*, vol. 8, *Dix-neuvième siècle. Période contemporaine*, ouvr. cité, p. 304.

43. Ferdinand Brunetière, *Manuel de l'histoire de la littérature française*, Paris, Delagrave, 1898, p. 510-511.

### Possibilité d'une histoire sur le vif

Que le commentaire sur le contemporain au sein des histoires de la littérature du tournant du xx<sup>e</sup> siècle, et notamment celles des premières années de notre corpus, prenne souvent la forme d'un état des lieux est révélateur : il s'agit bien d'interroger la situation de la France dans un contexte politique et identitaire incertain. En témoignent les notations inquiètes de plusieurs auteurs sur la concurrence que la « littérature du Nord » — il faut entendre norvégienne avec Ibsen et russe avec Tolstoï — ferait désormais à la littérature française. Au sein des histoires transversales, qui servent souvent d'outils pédagogiques, le succès du contemporain s'explique par de récentes réformes mais aussi par la soif de connaître de l'historien qui, en toute logique, veut mener jusqu'au bout l'analyse du *continuum* que les programmes l'ont amené à décrire et auquel il s'est attaché à trouver un sens. C'est le cas pour Auguste Henry, qui justifie en ces termes son choix de prolonger ses investigations jusqu'au temps présent :

[T]andis que le programme officiel s'arrêtait à la première moitié du xix<sup>e</sup> siècle, il nous a paru nécessaire de pousser notre livre jusqu'à l'aurore de ce xx<sup>e</sup>. L'histoire contemporaine, même en littérature, est semée de difficultés de toute sorte, mais les deux moitiés du xix<sup>e</sup> siècle se tiennent par des liens si étroits, elles s'éclairent, se complètent, se pénètrent si visiblement par leurs ressemblances et leurs oppositions mêmes, qu'on mutilerait l'une en lui ôtant le voisinage de l'autre<sup>44</sup>.

Enfin, le développement intense de l'espace littéraire, où se multiplient désormais auteurs, lecteurs et éditeurs, explique qu'il se constitue, et pour un plus grand nombre, en objet de curiosité. Pendant les premières décennies de la Troisième République, l'intérêt des historiens de la littérature pour le contemporain a ainsi des motivations ponctuelles (nationalisme, réformes, démocratisation de la littérature) mais aussi fondamentales (propension de l'historien à comprendre le présent en fonction du passé et réciproquement). Cependant, l'histoire littéraire ne semble pas, alors, posséder les moyens ou le courage de ses ambitions, et le projet d'histoire de la littérature du temps présent est contrarié aussitôt que formulé.

44. Auguste Henry, *Histoire de la littérature française depuis ses origines jusqu'à la fin du xix<sup>e</sup> siècle* [1897], Paris, Belin, 1898, p. 6.



On pourrait penser que l'histoire littéraire, qui est en train de se doter de méthodes, n'est pas encore assez solide sur ses bases pour répondre aux différents mouvements qui la poussent à s'affronter à des corpus récents. Mais la réticence critique qui s'exprime à l'égard de l'analyse du contemporain n'est pas le propre de l'époque, tout comme, d'ailleurs, les réserves qui se formulent à l'égard d'une littérature actuelle jugée décadente. Au contraire, on ne peut que remarquer la permanence, jusqu'à aujourd'hui, non seulement de clichés sur la littérature qui se fait (effacement des genres, disparition du grand écrivain, fin des chefs-d'œuvre, etc.)<sup>45</sup>, mais aussi d'*a priori* sur l'impossibilité de commenter la littérature récemment publiée. C'est sur ces considérations historiographiques que nous voudrions conclure, en prenant pour fondements les arguments des historiens de la littérature du tournant du xx<sup>e</sup> siècle contre l'histoire du temps présent, afin de formuler une réflexion plus générale sur la possibilité d'appliquer l'expertise historique à l'immédiat contemporain. Brunetière, tranché dans ses jugements, livre une formulation à la fois synthétique et représentative de ce qui peut se lire à propos des problèmes structurels que pose un projet d'histoire littéraire sur le vif : « Il n'y a pas d'histoire des choses contemporaines ; les mots eux-mêmes sont contradictoires, écrit-il dans son *Manuel* ; et pour juger les hommes ou les œuvres de notre temps, nous manquons à la fois de la liberté, du recul, et des documents nécessaires<sup>46</sup>. » Des trois arguments avancés — le manque de liberté, de recul et de documents — le dernier est peut-être celui qui nous est aujourd'hui le moins familier<sup>47</sup>. Brunetière n'en dit guère plus, mais certainement pense-t-il aux brouillons et aux manuscrits des œuvres, ou encore aux correspondances d'auteurs, dont les révélations posthumes livreront des secrets

45. Si la fin du xix<sup>e</sup> siècle marque en effet le renforcement de processus qui n'ont cessé de s'accroître depuis, et qui compliquent le travail traditionnel du critique, la répétition invite à la circonspection, surtout lorsque le commentaire sur la littérature contemporaine emprunte une rhétorique de la fin dont on peut retrouver de premières manifestations jusque chez Tacite. À ce propos, voir : LHT [En ligne], n° 6 (*Tombeaux de la littérature*), mis en ligne le 10 juin 2009, URL : <http://www.fabula.org/lht/6/>.

46. Ferdinand Brunetière, *Manuel de l'histoire de la littérature française*, ouvr. cité, p. 510-511.

47. Du moins en ce qui concerne l'histoire de la littérature. En histoire, et notamment en histoire politique, l'argument est très fréquent, et en effet la question du délai avant l'ouverture des archives se pose. Voir l'article de Francis Walsh dans ce dossier.

utiles pour des historiens attachés à des approches biographique et philologique des textes littéraires. Claretie, plus d'une décennie plus tard, va dans le même sens et se montre plus précis : « De tout ce qui a été écrit dans le dix-neuvième, nous n'avons encore qu'une faible partie. On en verra sans doute davantage dans le cours du siècle qui commence, si surtout, comme il en donne déjà des indices, sa curiosité continue à se porter non seulement sur les petits côtés des grandes choses, mais encore sur les petites choses elles-mêmes<sup>48</sup>. » Il faudra donc attendre avant d'avoir accès à ce qui n'est pas immédiatement livré au public, tout ce qui entoure l'œuvre achevée et publiée. Et, en effet, le xx<sup>e</sup> siècle continuera de jeter son dévolu sur ce que Claretie appelle « les petites choses » et que Julien Gracq nommera « les miettes sur la table » : « il suffirait, écrit ce dernier en 1980, pour en apporter la preuve, d'établir la balance de tout ce qui se publie ou se réédite de Carnets, de Cahiers, de Journaux, de Mémoires, de Correspondances des grands écrivains, de Souvenirs grappillés sur eux, et, en regard, des rééditions parcimonieuses des livres-clefs<sup>49</sup>. »

On le voit, cette réticence formulée par Brunetière, qui s'inquiète de ne pas avoir tout le matériau nécessaire à l'analyse, vaut surtout pour une certaine critique sociohistorique, soucieuse d'éclaircir l'origine, le projet de l'œuvre, et de la comprendre dans son contexte le plus direct. Ses deux autres arguments touchent plus largement toute approche de la littérature contemporaine, quelle que soit la méthode. Lorsqu'il avance que le critique de la littérature qui lui est contemporaine manque de liberté, Brunetière songe certainement à un droit de regard que pourrait s'arroger l'écrivain, ou encore à l'influence symbolique qu'une personnalité vivante pourrait exercer avec plus de force. L'argument est repris à l'occasion par les autres historiens, mais c'est surtout l'image du manque de recul qui frappe les esprits. Comme elle constitue un véritable *topos* aujourd'hui encore, elle mérite d'autant plus qu'on s'y arrête. Brunetière, Lanson, Perrens, Petit de Julleville et Faivre la reprennent dans un beau consensus<sup>50</sup>. Filant une métaphore optique, ils laissent

48. HLF, vol. 4, *Le dix-neuvième siècle*, ouvr. cité, p. 689.

49. Julien Gracq, *En lisant en écrivant*, dans *Œuvres complètes*, éd. Bernhild Boie et Claude Dourguin, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1995, t. II, p. 755-756.

50. Ces extraits le montrent : « Il serait prématuré de vouloir porter sur le xix<sup>e</sup> un jugement définitif. Les hommes et les œuvres n'ont pas encore ce lointain qui permet de les apprécier à leur juste valeur, en dehors de tout système préconçu

entendre que, dans la proximité, le critique n'est pas capable de saisir l'entièreté de ce qu'il a sous les yeux. Son œil s'égaré dans les détails et déforme les proportions : il risque de croire grand ce qui est négligeable. En somme l'observateur du présent, à la différence du commentateur du passé, serait prisonnier de son point de vue, de ce que Faivre appelle les « systèmes préconçus » et les « passions<sup>51</sup> ». Myope, enfin, il prendrait pour le monde dans sa totalité ce qui en réalité n'est que l'espace restreint jusqu'où porte sa vision.

La métaphore séduit manifestement, et pourtant elle n'est jamais véritablement interrogée ni approfondie. Rien ne semble enrayer cette belle unanimité selon laquelle on voit mieux de loin. Une réflexion du philosophe Vincent Descombes nous permettra, pour conclure, de réinterroger ces évidences. Elle part justement d'un ouvrage publié quelques décennies avant les histoires littéraires qui nous ont occupés, et dont elles font grand cas : *Mémoires d'outre-tombe*. Chateaubriand y consigne son histoire et l'histoire du premier XIX<sup>e</sup> siècle et, alors qu'il s'apprête à raconter les journées mouvementées de juillet 1830, il s'interroge sur la possibilité d'une

---

et de toute passion » (Joseph Faivre, *Histoire de la littérature française et analyse des auteurs*, ouvr. cité, p. 665) ; « nous manquons de recul pour apprécier ce qui s'agite vivant sous nos yeux » (François-Tommy Perrens, *Histoire sommaire de la littérature française au XIX<sup>e</sup> siècle*, ouvr. cité, p. 420) ; « Est-ce une loi de l'esprit humain qu'il n'aperçoive pas d'abord toute la portée de ses découvertes ou de ses inventions ? » (Ferdinand Brunetière, *Manuel de l'histoire de la littérature française*, ouvr. cité, p. IV) ; « Notre étude doit demeurer sans conclusion : les faits sont trop près de nous et nous ignorons trop ce qui sera demain, pour qu'il nous soit permis d'arrêter en quelque sorte à ce jour le compte de la littérature » (Gustave Lanson, *Histoire de la littérature française*, ouvr. cité, p. 1086) ; « Un certain recul des temps est nécessaire pour dégager de la foule et surtout de l'élite, ceux qui décidément sont les plus grands, même parmi l'élite, et représenteront le plus complètement leur époque aux yeux de la postérité. Les mêmes objets sont différents selon que la lumière est projetée sur eux d'une distance plus ou moins grande. C'est une des causes pour lesquelles l'histoire littéraire, comme toute histoire d'ailleurs, est toujours à refaire » (*HLLF*, vol. 8, *Dix-neuvième siècle. Période contemporaine*, ouvr. cité, p. 887) ; « Aucun esprit n'a eu pleine conscience de toute la richesse multiforme de son époque » (Ernest Florian-Parmentier, *Histoire contemporaine des lettres françaises*, ouvr. cité, p. 7).

51. Joseph Faivre, *Histoire de la littérature française et analyse des auteurs*, ouvr. cité, p. 665. On ne peut s'empêcher de souligner cette belle confiance qui s'affirme dans un avenir dépouillé d'idées préconçues et de passions : « L'avenir sera perspicace », écrit-il encore (p. 45). Voir aussi : « L'homme supérieur se sentira toujours attiré par ce qui doit prendre, beaucoup plus tard, peut-être, un caractère éternel, même si aucun signe apparent ne lui en signale la valeur essentielle » (Ernest Florian-Parmentier, *Histoire contemporaine des lettres françaises*, ouvr. cité, p. 7-8).

saisie sur le vif de l'histoire : « J'ai peint les trois journées à mesure qu'elles se sont écoulées devant moi ; une certaine couleur de la contemporanéité, vraie dans le moment, fautive après le moment écoulé, s'étend donc sur le tableau<sup>52</sup>. » Si l'extrait s'éloigne du terrain particulier de la littérature, il met en place plusieurs des raisonnements et des images que nous avons rencontrés. Descombes met en évidence les trois difficultés majeures que Chateaubriand identifie pour l'analyse du contemporain. La première est que le jugement du témoin contemporain ne peut être que partial, donc incomplet, parce qu'il est aveuglé par les passions<sup>53</sup>. Faivre, comme on l'a vu, reprendra l'argument dans sa formulation même. La seconde difficulté est que les événements contemporains n'ont pas trouvé leur pleine signification, car ils sont en cours. La dernière, que nous connaissons bien, est liée au manque de recul : l'historien du contemporain, selon Chateaubriand, aura tendance à chercher les causes dans les événements qu'il a sous les yeux. Mieux articulé et détaillé qu'ailleurs, intéressant parce qu'il n'est pas loin de fonctionner lui aussi sur le mode de la prétérition, l'argumentaire laisse tout de même d'importantes zones d'ombre. En effet, ne pourrait-on supposer que l'aveuglement des passions guette aussi l'historien du passé ? Descombes distingue, d'une part, les passions associées au présent, telle que la colère, qui naissent du fait que l'action n'est pas décidée et, d'autre part, celles qui sont liées au passé, au mémorable et au regrettable. Ces dernières ne menacent pas moins le jugement de l'historien. La fascination, d'ailleurs, s'exerce parfois d'autant mieux à distance : chacun aura à l'esprit quelque grand auteur panthéonisé dont la critique se fait une gardienne jalouse. Quant à la question de l'inachèvement des faits, elle pose un problème logique important : en effet, les faits sont-ils jamais accomplis ? Le temps long de Fernand Braudel n'impliquerait-il pas alors l'interdiction de la plupart des entreprises historiennes ? En histoire littéraire, plus spécifiquement, la question de la clôture des œuvres ne se résout pas simplement avec la mort de l'auteur : bien des

52. François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Pierre Clarac, Paris, Librairie générale d'édition, 1973, t. III, p. 251. Cité par Vincent Descombes, « Qu'est-ce qu'être contemporain ? », *Le genre humain*, n° 35 (*Actualités du contemporain*), février 2000, p. 22.

53. Vincent Descombes explique que ce discours, qui nous paraît partial, « tient d'abord aux passions de l'historien du présent, passions qu'il partage avec les acteurs [des événements] » (« Qu'est-ce qu'être contemporain ? », art. cité, p. 24).

œuvres les plus légitimes du xx<sup>e</sup> siècle sont des œuvres posthumes. Laissons enfin le soin à Descombes de moduler l'argument selon lequel l'histoire du contemporain pâtirait d'un manque de recul. S'appuyant sur la démonstration de Chateaubriand lui-même, le philosophe rappelle que la lecture d'un événement est toujours une interprétation. Le travail de l'historien du temps présent et celui de la postérité sont donc essentiellement les mêmes : il s'agit dans un cas comme dans l'autre de métamorphoser l'événement, en incluant « la partie dans le tout, les minutes dans les journées, les journées dans le siècle<sup>54</sup> ». Si la formule de Chateaubriand (« une certaine couleur de la contemporanéité, vraie dans le moment, fausse après le moment écoulé ») semblait au premier abord signifier que les vérités d'un temps sont démenties par l'avenir, elle pourrait tout au contraire suggérer, comme le montre Descombes, que la distance, ce fameux recul, peut donner une coloration trompeuse. C'est sur cet ultime retournement que Descombes achève son article : en effet, « la postérité succomberait certainement à une illusion rétrospective si elle croyait pouvoir assigner la contingence des événements, évidente pour les contemporains, à une qualité passagère du tableau<sup>55</sup> ». En somme, le seul véritable inconvénient de l'histoire du contemporain est aussi une chance : l'exercice de saisie sur le vif est salutaire en ceci qu'il rappelle à l'historien que, même lorsqu'il connaît la fin de l'histoire, l'enchaînement des événements ne devrait pas lui paraître *nécessaire*. Une autre logique, modale, devrait plutôt le guider quand il lit et quand il écrit l'histoire, celle de la contingence.

### Bibliographie des histoires de la littérature consultées<sup>56</sup>

BRUNETIÈRE, Ferdinand, *Manuel de l'histoire de la littérature française*, Paris, Delagrave, 1898, 531 p.

BRUNETIÈRE, Ferdinand, *Histoire de la littérature française classique. 1515-1830*, Paris, Delagrave, vol. 1. *De Marot à Montaigne 1515-1595* [1904], 1909, 638 p., vol. 2. *Le dix-septième siècle*, 1912,

54. Vincent Descombes, « Qu'est-ce qu'être contemporain ? », art. cité, p. 24.

55. Vincent Descombes fait ainsi certainement allusion aux quatre modes de la logique modale : la contingence, la possibilité, l'impossibilité, la nécessité (« Qu'est-ce qu'être contemporain ? », art. cité, p. 31).

56. Lorsque la date de publication de l'édition consultée diffère de la date de première publication, cette dernière est indiquée entre crochets.

- 652 p., vol. 3. *Le dix-huitième siècle* [1913], 1919, 608 p. et vol. 4. *Le dix-neuvième siècle* [1917], 1919, 398 p.
- CHARAUX, Auguste, *L'histoire et l'esprit de la littérature française au Moyen Âge. Critique idéale et catholique*, Lille, Desclée, 1894, 412 p.
- CLARETIE, Léo, *Histoire de la littérature française. 900 à 1910*, Paris, P. Ollendorf, vol. 1. *Des origines au dix-septième siècle* [1905], 1905 (2<sup>e</sup> éd.), 443 p., vol. 2. *Le dix-septième siècle* [1905], 1905 (2<sup>e</sup> éd.), 667 p., vol. 3. *Le dix-huitième siècle* [1907], 1907 (2<sup>e</sup> éd.), 649 p., vol. 4. *Le dix-neuvième siècle*, 1909, 836 p. et vol. 5. *Les contemporains* [1912], 1912 (3<sup>e</sup> éd.), 638 p.
- FAGUET, Émile, *Histoire de la littérature française* [Autre titre : *Histoire de la littérature française. Illustrée selon les manuscrits et estampes conservés à la Bibliothèque nationale*], Paris, Plon-Nourrit, 1900, vol. 1. *Depuis les origines jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle*, 481 p. et vol. 2. *Depuis le xvii<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours*, 475 p.
- FAGUET, Émile, *Petite histoire de la littérature française* [1910], Paris, Dent, 1910 (2<sup>e</sup> éd.), 323 p.
- FAIVRE, Joseph, *Histoire de la littérature française et analyse des auteurs*, Paris, G. Beauchesne, 1910, 680 p.
- FLORIAN-PARMENTIER, Ernest, *Histoire contemporaine des lettres françaises. La littérature et l'époque. Histoire de la littérature française de 1885 à nos jours*, Paris, E. Figuière, 1914, 682 p.
- GRENIER, Abel, *Histoire de la littérature française* [1909], Paris, Garnier et frères, 1909 (4<sup>e</sup> éd.), 891 p.
- HENRY, Auguste, *Histoire de la littérature française depuis ses origines jusqu'à la fin du xix<sup>e</sup> siècle* [1897], Paris, Belin, 1898, 696 p.
- LA FORGE, Marie Anatole de, *Histoire familière de la littérature française*, Paris, G. Guérin, 1895, 228 p.
- LANSON, Gustave, *Histoire de la littérature française* [1894], Paris, Hachette, 1895, 1166 p.
- LONGHAYE, Georges, *Histoire de la littérature française au dix-septième siècle*, Paris, V. Retaux, 1895, vol. 1. *Précurseurs et contemporains des premiers maîtres*, 388 p., vol. 2. *Les premiers maîtres. Corneille, Pascal, Molière, Bossuet*, 362 p., vol. 3. *La seconde génération de maîtres: Boileau, Racine, La Fontaine, Bourdaloue, La Bruyère, Fénelon*, 404 p. et vol. 4. *Les écrivains hors rang: Sévigné, Maintenon, Saint-Simon*, 504 p.
- MEUNIER, Georges, *Histoire de la littérature française*, Paris, F. Alcan, 1898, 192 p.

- PARIS, Gaston, *Esquisse historique de la littérature française au Moyen Âge. Depuis les origines jusqu'à la fin du xv<sup>e</sup> siècle*, Paris, Armand Colin, 1907, 319 p.
- PERRENS, François-Tommy, *Histoire sommaire de la littérature française au xix<sup>e</sup> siècle*, Paris, H.-L. May, 1898, 439 p.
- PETIT DE JULLEVILLE, Louis (dir.), *Histoire de la langue et de la littérature française. Des origines à 1900*, Paris, Armand Colin, vol. 1. *Moyen Âge. Première partie*, 1896, 408 p., vol. 2. *Moyen Âge. Deuxième partie*, 1896, 560 p., vol. 3. *Seizième siècle*, 1897, 864 p., vol. 4. *Dix-septième siècle. Première partie*, 1897, 798 p., vol. 5. *Dix-septième siècle. Deuxième partie*, 1898, 822 p., vol. 6. *Dix-huitième siècle*, 1898, 900 p., vol. 7. *Dix-neuvième siècle. Période romantique*, 1899, 873 p. et vol. 8. *Dix-neuvième siècle. Période contemporaine*, 1899, 928 p.
- RETINGER, Joseph-Hieronim, *Histoire de la littérature française. Du romantisme à nos jours*, Paris, Grasset, 1911, 320 p.
- ROBERT, Pierre-Hippolyte, *Histoire de la littérature française des origines au milieu du xix<sup>e</sup> siècle*, Paris, P. Dupont, vol. 1. *Des origines au xvii<sup>e</sup> siècle*, 1896, 459 p. et vol. 2. *Du xvii<sup>e</sup> siècle au milieu du xix<sup>e</sup> siècle*, 1896, 480 p.
- VERDON, Pierre, *Histoire abrégée de la littérature française du xvii<sup>e</sup> siècle*, Grenoble, Baratier et Dardelet, 1896, 244 p.